

Assise sur un banc de bois sous la pénombre d'un palétuvier, la jeune femme ne bougeait pas. Elle n'est pas encore habituée à cette humidité équatoriale qui la fait transpirer en permanence. L'Ogooué est tout proche. On devine le fleuve et l'océan juste derrière à la présence de la mangrove.

Une fois encore, le temps s'étire et l'ennui est là. Elle pense à sa cousine Thérèse, jamais à court d'idées. Que fait-elle en Indochine maintenant ? Elles sont si loin l'une de l'autre. Son mari reprend une plantation d'hévéas dans sa famille depuis trois générations. « Tu verras tout va bien se passer » lui avait-elle promis.

Toutes deux s'étaient mariées, au printemps dernier, ce furent des fêtes qui rassemblèrent les familles et les amis, des rires, des embrassades et puis les séparations et le grand départ.

Marie-Cécile se souvient des premières descriptions de Pierre de cet endroit au Gabon où ils allaient vivre : Port-Gentil. Il lui avait même donné une coupure du journal Le Monde qu'elle avait gardée. Datée d'avril 1950, c'était un reportage sur l'Afrique équatoriale. Elle avait lu : *« parlons de l'isolement de Port-Gentil, sur la côte du Gabon, où nul n'a jamais pu parvenir que de la haute mer par bateau, de l'intérieur par pinasse en descendant l'estuaire de l'Ogooué, ou du ciel par avion. Aucune chance pour une voiture circulant dans cette ville de s'en éloigner de plus de trente kilomètres : le réseau routier ne va pas au-delà et ne se raccorde à rien. Aussi presque tout ce qui se consomme à Port-Gentil arrive-t-il de France par les paquebots, y compris viande, fruits et légumes. »*

Six longs mois maintenant se sont étirés depuis que Marie-Cécile a rejoint son mari au Gabon. Le voyage en avion avait duré presque vingt-quatre heures. Trois escales, Alger, Kano, Douala l'avaient éloignée d'heure en heure de ce qu'elle connaissait. Puis ce fut Libreville et enfin Port-Gentil. Par le hublot elle a découvert une forêt immense bordée par l'atlantique. Elle se souvient de sa descente de l'avion et de l'anxiété qui l'avait saisie. Dans l'avion elle était encore en France et soudainement, elle s'était sentie différente, étrangère. Les odeurs, les bruits, les gens. C'est la première fois qu'elle voit des africains.

Coupeur de bois, Pierre lui explique son métier qui le contraint à s'absenter de longues périodes : un jour il l'emmènera en brousse sur les chantiers forestiers, c'est une vie peu confortable, peu de femmes suivent leurs maris. Il lui décrit la forêt équatoriale...la case comme seule demeure, un équipement sanitaire minimaliste. La terre qui colle, l'humidité, le bruit assourdissant de la nature et le silence à la fois. Un campement près de la rivière. Une piste pour y arriver. Le travail intense.

Ici à Port-Gentil, elle n'en finit pas d'observer : les énormes billes de bois rassemblées en un radeau immergé aux trois-quarts dans le fleuve se heurtent les unes aux autres. Les cases, les magasins, les ateliers ; et aussi les énormes camions, les tracteurs à chenilles, l'exubérance végétale, les bestioles. Le spectacle renforce son sentiment d'exil et en même temps la fascine. Le village indigène est un peu à l'écart, elle découvre le racisme, choquée par la façon dont les blancs s'adressent aux boys.

Dans une de ses lettres Thérèse lui conseille de se rapprocher des femmes des autres forestiers. Pierre aussi lui dit de se faire des amies. Elle en a une : Brigitte. Elle initie Marie-Cécile à l'Afrique, aux codes de la vie coloniale. Ici beaucoup d'hommes ont laissé leur famille en métropole et certains ont une femme noire. On les appelle les petites épouses. On dit que même le prêtre en a une. Ni les sœurs du pensionnat, ni sa mère ne lui avaient laissé imaginer un tel monde. Elle écrit encore des lettres, dit son désarroi, on lui envoie des livres. Il faut un mois pour acheminer une lettre ou un paquet. Des colis se perdent. La distance qui la sépare des siens se fait sentir.

Thérèse qui avait toujours été d'une grande curiosité intellectuelle proposa que chacune d'entre elle mène une enquête sur les pratiques religieuses des deux pays où elles vivaient : toutes les deux élevées chez les sœurs dominicaines, s'étaient donné un objectif : découvrir pour l'une le bouddhisme, pour l'autre l'animisme africain. Thérèse, si l'on en croit ses lettres n'avait pas tardé à se mettre à l'ouvrage. Les pagodes et les temples sont très nombreux autour du delta du Mékong ; elle semble enthousiasmée par le peu qu'elle a pu découvrir de la sagesse bouddhiste et lui décrit la beauté des temples ornées de figures mystérieuses, les cérémonies ouvertes à tous et les offrandes offertes.

Ici Marie-Cécile n'a rien découvert. Elle a bien entendu parler de danses, de cultes des ancêtres, d'une plante hallucinogène qui permettrait de rentrer en communication avec les esprits... mais elle n'a rien expérimenté bien sûr.

Brusquement, le souvenir de la lettre de Thérèse reçue la veille la sort de sa léthargie.

Elle tire de sa poche une enveloppe un peu froissée et, perplexe, la contemple.

Elle se décide à extirper les deux pages de papier si fin et cherche des yeux le passage si mystérieux :

« *Ma chère cousine,*

J'étais si désolée en lisant ta dernière lettre ! J'espère que tu as retrouvé un peu d'énergie pour découvrir toutes les merveilles de cette Afrique coloniale ; j'attends avec beaucoup de curiosité tes récits !

En attendant, dans mes nombreuses rencontres et pérégrinations autour de Saigon il faut que je te dise que je suis tombée sur un bonze extraordinaire ! Assez grand, il a beaucoup d'allure, bien proportionné, une couleur jaune tirant sur le brun, Tu me diras comment tu le trouves mais je pense qu'il te plaira et j'ai tout de suite pensé à toi au fond de ta forêt équatoriale. Il te changera les idées et te fera un peu rêver. Je te fais confiance pour lui trouver un très bel endroit où il sera parfaitement installé dans ta case. Il doit arriver par bateau en même temps que le courrier aux alentours du 1^{er} octobre. Il enchainera tous ceux qui te rendront visite. »

En relisant cette lettre Marie-Cécile est partagée entre le fou-rire et la panique.

« Thérèse est toujours aussi imprévisible et il est bien sûr impossible de la prévenir qu'elle ne peut recevoir personne. Que vient faire ce bonze à Port-Gentil ? » se demande-t-elle.

« Et d'ailleurs pourquoi vient-il par bateau ? » Elle se parle toute seule :

« Pierre qui ne sortira pas de sa forêt avant une semaine. Il y a bien « le café du wharf », le petit bar dispose de quatre chambres m'a-t-on dit et si j'en parlais à l'abbé...entre religieux, ils doivent pouvoir s'entendre... »

Elle se lève et décide de se rendre à la capitainerie pour se renseigner sur l'arrivée du prochain bateau. Il n'y a pas de port et les bateaux mouillent au large et passagers et courriers sont amenés jusqu'à la plage dans des petites embarcations. Elle imagine le bonze avec sa grande robe couleur safran débarquant sur la plage.

Elle remonte l'embouchure du fleuve jusqu'aux bâtiments de la douane. Le bâtiment blanc de la capitainerie se situe juste après. Ce quartier est toujours animé. Elle arrive à la hauteur de la plage et voit,

remontées sur le sable, plusieurs embarcations légères autour desquelles des Africains s'agitent. Son regard se porte vers le large : un cargo est mouillé dans la rade.

Elle se met à courir, son cœur bat la chamade.

« Mon Dieu, mon Dieu que vais-je faire »

Et rejoint tout un attroupement d'impatients : les marchandises ! le courrier ! les nouvelles de la famille !

Elle demande à un commerçant qu'elle connaît : « Y avait-il des passagers ? »

« Non, enfin je ne crois pas, pourquoi, Vous attendez quelqu'un ? »

« Oui, enfin, je ne sais pas »

Elle se faufile jusqu'à l'entrée du bâtiment administratif : aucune robe safran. Elle regarde partout autour d'elle avec nervosité.

Elle croise Brigitte :

« Bonjour Marie-Cécile, je te cherchais, tu as un colis et quelques lettres »

« Ah !! Rien d'autre ? »

Elle file vers le comptoir et déboule devant le fonctionnaire :

« Bonjour Madame Dumont, vous êtes gâtée, voici les lettres, les journaux et un gros colis ; Il a voyagé celui-là, regardez tous les tampons ! Et il est bien lourd.

Elle regarde avec sidération le colis, fixe de ses yeux les caractères vietnamiens sur le papier marron...

L'anxiété qui montait depuis quelques jours disparaît doucement mais elle ne comprend pas encore.

Son boy qui habituellement va chercher pour elle son courrier est là qui attend. Elle lui confie lettres et journaux mais garde le colis malgré son poids et elle rentre chez elle.

Elle s'assied devant la table, pose le paquet devant elle, coupe la ficelle, écarte les couches de papiers et découvre un bronze magnifique !

« Chère Marie-Cécile, je n'ai pas résisté à te faire ce petit clin d'œil : pour toi cet éléphant d'Asie aux petites oreilles, bien différent des éléphants aux grandes oreilles de ta savane africaine »

D'un seul coup toute la tension accumulée est partie et Marie-Cécile a été prise d'un énorme fou-rire incontrôlable.